Le chemin de Vire-mau & le chemin de Vire-bin, par Hector Golay (Le Messager de la Vallée de Joux du 3 novembre 1880 au 17 novembre 1880)[1]

Il n'était bruit dans le village français que des dernières prouesses ou des derniers méfaits, (chacun jugeant à son point de vue) de messieurs les *porte-ballots* qui, comme aujourd'hui, introduisaient à la barbe du fisc du tabac, du café et d'autres articles de contrebande venant de Suisse. Un mouchard qui se mêlait d'éventer ces expéditions clandestines, avait été trouvé solidement bâillonné et ficelé à quelques pas d'un chemin peu fréquenté, à la porte d'une masure abandonnée. Piqués au jeu, les douaniers, en nombreuses patrouilles, battaient tous les sentiers perdus de la montagne.

Comme rien ne me retenait et que l'heure approchait de repasser la frontière et de rentrer avant la nuit, je m'acheminai bon pas et je pris le chemin pierreux qui se perdait dans les bois.

On était à la fin de septembre, l'année avait été sèche et une partie des troupeaux avait abandonné les alpages où l'eau faisait défaut aussi bien que la pâture. Depuis deux jours seulement quelques ondées bienfaisantes venaient atténuer les rigueurs de la sécheresse, non point assez pour redonner à la verdure sa fraîcheur, aux fontaines le cristal et le babil d'une eau vive ; malgré cela et grâce à la profondeur des forêts qui s'étendaient au large, aussi bien qu'au soleil, cet incomparable magicien, le paysage était encore brillant et plein de vie : les ramiers et les gélinottes, se levant à mon approche, battaient de l'aile en traversant les clairières ; les insectes en nombreux essaims bourdonnaient autour des touffes cotonneuses, cherchant les dernières fleurs ; dans les bois moussus, au milieu des sapinières, parmi le sureau, le sorbier, la viorne, le chèvrefeuille ou l'alisier, végétation folle qui envahit les *essertées*, la myrtille, la fraise écarlate et la framboise parfumée, invitaient le voyageur à leur faire sa révérence, si bien, que le temps s'écoulait à piquer ci et là et que, pour moi, enivré d'air libre et de parfums sauvages, j'oubliais la route aussi bien que le rendez-vous au logis.

J'en étais là lorsqu'un roulement sourd et lointain me rappela l'heure et la longue étape qui me restait à parcourir ; c'était le tonnerre et, vers l'horizon, des masses nuageuses s'approchaient et s'accumulaient pour un prochain orage.

Fermant les yeux aux tentations de la route et reprenant le pas élastique d'un touriste pressé, et surtout talonné par la crainte d'être surpris en plein bois par la pluie et par la nuit, j'atteignis promptement la lisière des bois qui couronnaient la sommité. Sur le versant opposé s'ouvrait un espace libre, se creusait une combe en partie cultivée et s'élevait une habitation, ferme ou chalet, entourée de clôture, de plantages et d'un carré de lin en partie arraché et dont les gerbes étendues au soleil et au grand air étaient gardées de l'avidité des petits oiseaux

[1] Ce texte n'est en fait que la transposition d'une nouvelle d'un certain écrivain français – réf. malheusement perdue – qui situe sauf erreur les personnages et l'action du côté de l'Italie. Hector Golay, en brodant sur un même thème ne pouvait pas croire que sa « supercherie » puisse être découverte.

par un de ces grotesques mannequins de bois et de paille, affublés de haillons, un *baboin* pour employer le terme local.

Un peu plus bas, avant de s'engager de nouveau dans les fourrés et les hauts sapins, le sentier que je venais de suivre se bifurquait en deux embranchements : je savais que l'un et l'autre aboutissaient au même point, mais dans la hâte ou j'étais d'arriver et désirant choisir le plus court, j'éprouvais quelque hésitation avant de m'y engager, lorsque le bruit de la hache dans un bois voisin vint attirer mon attention. Je m'avançai, je trouvai deux bûcherons qui *fabriquaient* du bois et je leur exposai mon embarras. L'un était franc-comtois ; un petit vieux causeur ; l'autre, ayant un fort accent vaudois, était plus jeune, plus grand, moins loquace et plus railleur, quoique aussi complaisant, car l'un et l'autre s'empressèrent de m'éclairer, mais leurs renseignements me jetèrent dans une nouvelle incertitude.

- Vous n'avez plus que deux heures devant vous, me disait ce dernier, prenez le chemin de Vire-mau, c'est le plus court.

- Je conseillerai toujours et à n'importe qui, repartit son compagnon, de suivre le chemin de Vire-bin, celui qui passe à côté de la ferme des Affûts, et il me désignait du doigt le bâtiment qui s'élevait à quelque distance. Il est plus long, c'est vrai, mais ce n'est pas un croisement de mauvais chemins et de mauvais lieux comme à Vire-mau, où le bon Dieu lui-même se perdrait ; et puis, ajouta-t-il en hochant la tête d'un air mystérieux et convaincu, à l'entrée de la nuit, ce n'est pas prudent.

- Chemin pour chemin, je préférerais le plus court, insista le jeune bûcheron. Aux croisements que vous rencontrerez, vous prendrez toujours le sentier qui descend, et si l'orage vous atteint, vous pourrez chercher un abri au chalet à la Demoiselle.

- Ah ! bien oui, la *demoiselle*… allez… allez donc et bien du plaisir !

- Taisez-vous, vieux bigot ! on ne la rencontre plus, votre demoiselle, et c'est bien grand dommage !

Je crus voir dans les réticences du vieux franc-comtois, quelque crainte superstitieuse. Pour lui le nom de Vira-mau n'était pas insignifiant et le chemin qui le portait devait être hanté d'esprits malfaisants ou de quelque fée redoutable. Pour moi, à l'avantage d'un trajet plus court, il ajoutait l'attrait du merveilleux auquel on ne croit pas, l'idée de m'arrêter au chalet à la Demoiselle et le désir de rattacher quelque vieille légende au souvenir de mon voyage.

J'enfilai donc le chemin de Vire-mau, aussi feuillu, aussi agreste, aussi plein de mystère que tous les sentiers de forêts. Je constatai bientôt la justesse de l'observation du vieux bucheron, savoir que Vire-mau était un labyrinthe, et je suivis aussi ponctuellement que possible la recommandation de son camarade : à tous les carrefours, prendre le sentier qui descend.

La foudre grondait toujours, se rapprochait et la crainte du mauvais temps me donnait des jambes.

Après une petite heure de marche, arrivé sur un point culminant et découvert, j'eus la satisfaction de dominer les environs et de voir, devant moi, à une portée de fusil, briller la toiture d'un bâtiment que je pris pour le chalet à la Demoiselle. Un ravin boisé et rocailleux m'en séparait ; le chemin y descendait en louvoyant et, plein de confiance, je hâtai le pas dans cette direction. Tout au fond, des bruits de pas se firent entendre et bientôt je vis déboucher toute une caravane de grands gaillards à la mine rude et sournoise, qui défilèrent silencieusement en jetant à l'inconnu qui passait des regards inquisiteurs et défiants. C'était des contrebandiers qui s'apprêtaient à traverser la première ligne à la faveur des ténèbres et peut-être des éclairs, des coups de vent et de pluie d'une nuit qui s'annonçait menaçante. Je vis disparaître, derrière les sapins, leurs ballots de toile et moi, en quelques enjambées, j'atteignis le flanc de la colline où s'élevait le chalet ; mais quelle ne fut pas ma déception lorsque je ne vis devant moi qu'un couverte de citerne, abri vaste, solide, bien entretenu mais absolument désert et silencieux et où le vent entrait par tous les côtés à la fois.

J'eus l'idée de courir après mes contrebandiers pour me renseigner sur le lieu où j'étais et sur la route à suivre, mais ils étaient déjà trop éloignés. Il ne me restait qu'à reprendre le sentier qui descend, mais, à quelques pas de là, une nouvelle difficulté m'attendait qui ne se trouvait pas dans mon itinéraire. Au fond d'un vallon humide, fourré de hautes herbes, de vératres, de saules et entouré de hauts et sombres sapins, le chemin se divisait en patte d'oie ; mais ici, il était impossible de descendre, les trois sentiers côtoyaient en montant les déclivités plus ou moins rapides qui s'élevaient tout à l'entour. Le temps pressait, j'inspectai la localité, je m'orientai tant bien que mal, je fis mon choix et je m'engageai résolument dans le bois.

En cet instant le vent soufflait, furieux. Les grands sapins, balancés violemment, bruissaient d'un étrange murmure ; de grands nuages noirs, épais, chargés de menaces, couraient dans le ciel et je les voyais passer entre les cimes des arbres comme des bataillons pressés qui se mettent en ligne.

Contre mon attente, le chemin continua de s'élever, devint très mauvais puis finit par se perdre ; le sol était coupé partout de rocs aigus et de profonds *lésines* (crevasses), la marche était pénible, la fatigue, la faim me gagnaient et la nuit descendait.

Il se fit une accalmie de quelques minutes, puis un éclair éblouissant suivi d'un violent coup de foudre, enflamma la forêt, et j'essuyai dans ces désagréables conditions une première averse qui me perça jusqu'aux os. J'atteignis cependant un point plus ouvert et plus facile où j'eus le bonheur de rejoindre un chemin bien tracé que je suivis à l'aventure et diligemment, car l'ombre épaisse et profonde sous les sapins s'accentuait à chaque instant : dans les clairières, le jour indécis et mourant grisaillait et confondait dans une seule masse les rochers, les buissons et le rideau des bois : dans les fourrés c'était déjà la nuit.

Une nouvelle bourrasque se préparait ; de larges gouttes de pluie se mêlaient au ruissellement du feuillage, la foudre éclatait sans interruption et les éclairs illuminaient ma route. A leur clarté, plus encore qu'à la lumière avare d'un soir d'orage, j'entrevis à ma droite une habitation et bientôt après la lumière d'une fenêtre éclairée. A quelques pas de la maison un être bizarre semblait m'adresser des signaux désespérés ; son chapeau s'inclinait et tournait d'une étrange façon, et malgré les circonstances fâcheuses de mon voyage, je ne pus retenir un bon éclat de rire en reconnaissant le personnage inanimé, le rustique *baboin* planté dans la linière des Affûts, et que le vent faisait gesticuler comme un pantin.

Ainsi le résultat de toutes mes fatigues se réduisait à me retrouver au point d'où j'étais parti, tout heureux encore d'y rencontrer un gîte pour attendre le lendemain.

Je trouvai tout en branle dans l'intérieur du logis, la cuisine était égayée par un immense feu sur lequel se balançaient une demi douzaine de marmites, chaudrons, bouilloires, d'où s'échappaient de savoureuses vapeurs. Deux ou trois personnes affairées, haletantes, qui me reçurent d'un air distrait et pressé et ne répondirent à mon salut qu'en m'indiquant un escabeau auprès du foyer, allaient et venaient, hâtivement, portant des corbeillées de pain, des paniers de bouteilles, des plats gigantesques chargés de mets plantureux et de pièces pantagruéliques.

Pendant que je me prenais le front, me demandant si j'étais bien éveillé, si j'assistais à une noce ou si j'étais tombé dans le palais de la Demoiselle, tout cela passait, se succédait, s'engouffrait par une porte basse, dans une chambre voisine d'où m'arrivait le bruit d'une tablée de convives presque silencieux, paraissant plus préoccupés d'apaiser leur faim, que de causer et de rire.

La pièce où j'étais recelait des coins sombres dont les détails m'avaient échappés ; une seconde investigation me permis d'y distinguer une rangée de ballots tout fraîchement *débrettés*. Je compris : la ferme des Affûts était une petite auberge de frontière ; les contrebandiers que j'avais rencontrés quelques heures auparavant y faisaient leur halte et s'y restauraient, et certes, ils n'y allaient pas à demi ; la vue des plats qui revenaient consciencieusement nettoyés, m'aurait causé quelque inquiétude si je n'avais eu sous les yeux l'abondance qui régnait à ce respectable foyer.

Cependant mon appétit était doublement aiguisé. J'avais tiré mon habit trempé par la pluie, je l'avais étalé devant le feu dont la bienfaisante chaleur ramenait l'équilibre et la vie dans mes membres engourdis et fatigués, puis, m'adressant au maître de céans, je réclamai quelque chose à mettre sous la dent :

- Tout à l'heure, me fut-il répondu, et je prenais patience, car messieurs les contrebandiers étaient évidemment les seigneurs de l'endroit.

Enfin l'aubergiste, s'excusant de la réception qui m'avait été faite sur les exigences et la précipitation du moment, vint lui-même me servir un copieux souper arrosé de Salins et m'offrit une chambre et un bon lit pour la nuit.

Pendant qu'on faisait les préparatifs nécessaires pour me loger, j'écoutais dans la chambre voisine les voix qui s'animaient. Pour les *porte-ballots*, l'heure du départ n'était pas arrivée ; après avoir fait provision de chaleur et de forces, indispensables dans leur rude entreprise, et en attendant de reprendre leur charge et de chausser leurs gros souliers de toile, destinés à étouffer le bruit de leurs pas dans la nuit, ils avaient allumé leurs pipes, jouaient aux cartes et j'entendais rouler l'argent sur le tapis.

Bons limousins à table, prodigues au jeu, insensibles à la fatigue, intrépides aux dangers, ces lurons nous donnèrent encore la mesure de leur entêtement et de leur rudesse quand ils sont poussés par quelque humeur querelleuse : chicane de jeu ou chienne de métier, je ne le sais plus aujourd'hui, mais, harassé de fatigue et tombant de sommeil, je fus heureux de m'éclipser et de gagner mon lit où je m'endormis aux rumeurs confuses, au tapage d'une altercation.

Après un temps qu'il ne me serait pas possible de déterminer, le bruit roulant qui m'éveilla était d'une autre nature. Quelle heure était-il ? J'avais dormi, mais ce n'était pas l'heure matinale du réveil ; ma chambre était obscure ; une faible lumière, cependant, y pénétrait par la porte vitrée. L'orage grondait au dehors, des voix chuchotaient au-dedans ; l'inquiétude me saisit. Je m'assis sur mon lit et, retenant mon souffle, je prêtai une attention de tous mes sens à ce qui se passait autour de moi ; des coups sourds frappaient dans la maison, des pas dissimulés s'entendaient derrière ma porte, je voyais des ombres se dessiner et passer derrière le rideau blanc, enfin, n'y pouvant plus tenir, je me glissai hors de mon lit et je m'approchai à pas de loup de la porte vitrée ; le rideau mal étendu laissait un espace ouvert où pouvait passer le regard et où j'appliquai l'œil avec un sentiment d'appréhension difficile à décrire : un angle saillant masquait une partie de la cuisine faiblement éclairée et sur laquelle ouvrait la chambre où j'étais. Qu'elle ne fut pas l'horreur qui me saisit en voyant sortir de ce coin l'aubergiste ayant les mains rougies et ruisselantes, armées d'un marteau, puis sa femme, les deux bras ensanglantés… mes cheveux se dressaient sur ma tête, le sang me battait aux tempes, je faisais un effort suprême pour garder ma réflexion et mon sang-froid lorsqu'un soudain éclat de tonnerre vint ébranler toute la maison.

Dans une pièce tout à coté, une voix y répondit par des pleurs et la femme de l'aubergiste apparut un instant après portant dans ses bras l'enfant que l'orage venait d'éveiller puis, tout disparu de nouveau derrière l'angle obscur, à l'exception de la lumière terne qui éclairait cette étrange scène ; les voix s'étouffèrent, la frayeur de l'enfant parut se calmer et les coups amortis recommencèrent. Une sueur froide m'inondait, un doute affreux me clouait sur la place et ce fut encore l'enfant qui, s'échappant des bras de ses parents et courant droit à moi, me fit promptement rentrer au lit où je feignis, à tout hasard, de fermer les yeux. La porte s'ouvrit en effet ; l'enfant, riant et jouant, s'y précipita et avec lui un incontestable parfum de framboises confites ; aussitôt

une lumière plus vive éclaira la plus potelée, la plus jolie fillette du monde, si elle n'avait été barbouillée de confitures, ma foi ! jusqu'aux oreilles. Les parents la suivaient, masquant la lampe, retenant leur voix et, vivement, la firent sortir de mon dortoir qui, sans doute, était le lieu habituel de la famille « où elle allait éveiller le monsieur bien fatigué ! »

Vous dire le soupir de soulagement qui souleva ma poitrine, la honte de ma peur et le remord de mes stupides soupçons, n'est pas possible.

Braves gens ! qui s'étaient privé de leur chambre pour un étranger, qui veillaient sur lui pendant la tempête en occupant ce loisir forcé à serrer leurs framboises à petit bruit, à casser leur sucre à la sourdine !

Je ne fis qu'un qu'un somme jusqu'au matin. A mon réveil, hospitalité affectueuse et simple déjeuner où figuraient, à coté du beurre de la montagne, la plus belle gelée de framboise que j'aie jamais vue. A table, devant moi et je ne sais par quelle rencontre, le vieux bûcheron dont j'avais dédaigné les avis et qui triomphait de ma mésaventure. Je lui répondis en lui montrant la gentille demoiselle de trois ans qui trônait à ma droite.

La matinée était splendide ; la fumée de la ferme à demi perdue dans le brouillard s'élevait paresseusement vers le ciel bleu. Les bois, couronnés par l'automne des premières feuilles jaunies, resplendissaient au soleil des perles de la nuit.

Je pris cette fois le sentier de Vire-bin après avoir donné une cordiale poignée de main à mes connaissances de la veille ainsi qu'un joyeux « au revoir » auquel, chaque année, j'ai tenu fidélité.

Hector Golay